



This is an open access article distributed under the Creative Commons Attribution 4.0 International (CC BY 4.0)

Studia Litterarum,
vol. 7, no. 1, 2022

SCALIGERANA: LA LANGUE COMME SUJET

© 2022. Andrey V. Golubkov

*L'institut de littérature mondiale Gorki de l'Académie des sciences de la Russie, Moscou, Russie;
École supérieure d'économie de l'Université nationale de la recherche, Moscou, Russie*

Envoyé: le 25 mai 2021

Approuvé: le 7 juillet 2021

Publié: le 25 mars 2022

Résumé: L'article est consacré à l'analyse de *Scaligerana* qui se trouve aux origines de la tradition de l'*ana* largement représentée par des œuvres créées aux XVII^e – XIX^e siècles. L'auteur analyse le processus de création du texte qui est présenté en deux versions indépendantes (*Prima Scaligerana* et *Secunda Scaligerana*), compilées par les élèves et les admirateurs du philologue Joseph Juste Scaliger, ainsi que l'existence quotidienne du manuscrit, sa vénération et les péripéties de sa publication. L'auteur étudie la logique de présentation de l'information sur le savant, qui apparaît au lecteur comme un interlocuteur partageant son expérience personnelle et ses recherches philologiques dans une conversation privée. Il est démontré qu'un intérêt accru pour la langue, les étymologies et les interprétations des "passages obscurs" sont une caractéristique distinctive et une trame principale de *Scaligerana*. L'article suggère que les raisons de cette attention particulière à la langue doivent être recherchées dans la "révolution" linguistique du XVI^e siècle en Europe, dont les causes résident en révision cardinale du concept de symbole, qui s'est produite dans la culture protestante avec son interprétation non littérale de la transsubstantiation. La déontologisation du langage en l'absence de norme, fixée en France seulement à la fin du XVII^e siècle, est à l'origine de la popularisation de la notion de langage en tant que la raison des choses dont *Scaligerana* est la preuve.

Mots clés: Littérature française, *Scaligerana*, *ana*, Joseph Juste Scaliger, protestantisme, langue, symbole.

Information sur l'auteur: Andrey V. Golubkov, docteur ès lettres, directeur des recherches, L'institut de littérature mondiale Gorki de l'Académie des sciences de la Russie, Povarskaya 25 a, 121069 Moscou, Russie; professeur, École supérieure d'économie de l'Université nationale de la recherche, ul. Myasnitskaya, 20, 101000 Moscou, Russie. ORCID ID: <https://orcid.org/0000-0002-7069-1033>

E-mail: andreygolubkov@mail.ru

Pour la citation: Golubkov, A.V. "Scaligerana: la Langue Comme Sujet." *Studia Litterarum*, vol. 7, no. 1, 2022, pp. 110–125. (In French) <https://doi.org/10.22455/2500-4247-2022-7-1-110-125>



This is an open access article distributed under the Creative Commons Attribution 4.0 International (CC BY 4.0)

Studia Litterarum,
vol. 7, no. 1, 2022

SCALIGERANA: LANGUAGE AS A PLOT

© 2022. Andrey V. Golubkov

*A.M. Gorky Institute of World Literature
of the Russian Academy of Sciences, Moscow,
Russia; National Research University Higher
School of Economics, Moscow, Russia*

Received: May 25, 2021

Approved after reviewing: July 07, 2021

Date of publication: March 25, 2022

Abstract: The article concentrates on the analysis of *Scaligerana*, which stood at the origins of the *ana* tradition, widely represented by works created in the 17th – 19th centuries. The author analyzes the process of creating the text, which is represented by two independent versions (*Prima Scaligerana* and *Secunda Scaligerana*), compiled by students and admirers of the philologist Joseph Justus Scaliger, as well as the occurring of the manuscripts, their veneration and the vicissitudes of its publication. The article explores the logic of presenting information about a scholar who appears to the reader as an interlocutor who shares his personal experience and philological research in a private conversation. It demonstrates that the increased interest in the language, etymologies, and interpretations of the “obscurities” is a distinctive feature and the leading plot line of *Scaligerana*. The article suggests that the reasons for the close attention to language are to be sought in the European linguistic “revolution” of the 16th century, the reasons for which lie in the radical revision of the symbol’s concept that occurred in the Protestant culture with its non-literal interpretation of transubstantiation. The deontologization of language in the absence of a norm, which was established in France only at the end of the 17th century, led to the popularization of the idea of language as the causes of things, which was evidenced by *Scaligerana*.

Keywords: French literature, *Scaligerana*, *ana*, Joseph Justus Scaliger, protestantism, language, symbol.

Information about the author: Andrey V. Golubkov, DSc in Philology, Leading Research Fellow, 1) A.M. Gorky Institute of World Literature of the Russian Academy of Sciences, Povarskaya 25 a, 121069 Moscow, Russia; Professor, 2) National Research University Higher School of Economics, Myasnitskaya St. 20, 101000 Moscow, Russia. ORCID ID: <https://orcid.org/0000-0002-7069-1033>

E-mail: andreygolubkov@mail.ru

For citation: Golubkov, A.V. “Scaligerana: Language as a Plot.” *Studia Litterarum*, vol. 7, no. 1, 2022, pp. 110–125. (In French) <https://doi.org/10.22455/2500-4247-2022-7-1-110-125>

Научная статья /
Research Article

УДК 821.133.1.0
ББК 83.3(4Фра)

SCALIGERANA: ЯЗЫК КАК СЮЖЕТ

© 2022 г. А.В. Голубков

Институт мировой литературы им. А.М. Горького
Российской академии наук, Москва, Россия;
Национальный исследовательский университет
«Высшая школа экономики», Москва, Россия
Дата поступления статьи: 25 мая 2021 г.
Дата одобрения рецензентами: 07 июля 2021 г.
Дата публикации: 25 марта 2022 г.

<https://doi.org/10.22455/2500-4247-2022-7-1-110-125>

Аннотация: Статья посвящена анализу *Scaligerana* — памятника французской литературы позднего Возрождения, стоявшего у истоков традиции *ana*, широко представленной произведениями, созданными в XVII–XIX вв. Анализируется процесс создания текста, который представлен двумя независимыми версиями (*Prima Scaligerana* и *Secunda Scaligerana*), составленными учениками и почитателями филолога Иосифа Юстуса Скалигера, а также бытование рукописей, их почитание и перипетии издания. Исследуется логика представления информации об ученом, который предстает перед читателем как собеседник, в частном разговоре делящийся личным опытом и разысканиями филологического характера. Демонстрируется, что повышенный интерес к языку, этимологиям, толкованиям «темных мест» оказывается отличительной особенностью и ведущей сюжетной линией *Scaligerana*. В статье высказывается предположение о том, что причины пристального внимания к языку следует искать в лингвистической «революции» XVI в. в Европе, причины которой кроются в кардинальной ревизии представления о символе, произошедшей в протестантской культуре с ее небуквальным толкованием преосуществления. Деонтологизация языка в условиях отсутствия нормы, закрепленной во Франции только в конце XVII в., стала причиной популяризации представления о языке как о причинах вещей, свидетельством которого стала *Scaligerana*.

Ключевые слова: французская литература, *Scaligerana*, *ana*, Иосиф Юстус Скалигер, протестантизм, язык, символ.

Информация об авторе: Андрей Васильевич Голубков — доктор филологических наук, ведущий научный сотрудник, Институт мировой литературы им. А.М. Горького Российской академии наук, ул. Поварская, д. 25 а, 121069 г. Москва, Россия; профессор, Национальный исследовательский университет «Высшая школа экономики», ул. Мясницкая, д. 20, 101000 г. Москва, Россия. ORCID ID: <https://orcid.org/0000-0002-7069-1033>

E-mail: andreygolubkov@mail.ru

Для цитирования: Голубков А.В. *Scaligerana*: язык как сюжет // *Studia Litterarum*. 2022. Т. 7, № 1. С. 110–125. <https://doi.org/10.22455/2500-4247-2022-7-1-110-125>

En 1575 à Leyde, le prince Guillaume d'Orange fonde une académie scientifique qui fut pendant deux siècles un des centres intellectuels les plus importants de la République des Lettres. On lit ainsi dans l'article «Leyde» de l'encyclopédie de Diderot et d'Alembert: «L'académie de Leyde est la première de l'Europe. Il semble que tous les hommes célèbres dans la République des Lettres s'y sont rendus pour la faire fleurir depuis son établissement jusqu'à nos jours» [7, t. 9, p. 451]. L'académie de Leyde n'avait pas à supporter le poids de la scolastique médiévale; cet établissement scientifique avait plusieurs droits et jouissait d'une autonomie qui lui permettait d'élaborer lui-même ses principes d'enseignement et d'organisation du travail de recherche. Dans les années 1590, la fonction de professeur fut offerte à Scaliger¹, un des plus brillants philologues du XVI^e siècle. Il y manquait ce que nous aurions appelé aujourd'hui un programme d'études; Scaliger obtint exclusivement un poste de professeur honoraire. Les contemporains se souvenaient que les étudiants comparaient Scaliger au soleil: ses rencontres jouissaient d'un immense succès et des savants anglais, français, italiens, allemands, venaient le voir volontiers. Sa maison à Leyde ressemblait à un conservatoire ou à un musée. Les raisons d'un tel succès, d'après Pierre Dibon [5, p. 74], se trouvaient dans ses pratiques et standards d'études, nouveaux pour ce temps-là, qui se fondaient sur le concept de la philosophie pratique de Juste Lipse: la connaissance doit répondre aux nécessités pratiques. Des contacts privés avec le professeur n'étaient naturellement accessibles qu'à une partie très limitée de l'élite; autour du professeur s'est

1 Joseph-Juste Scaliger (1540–1609), célèbre philologue français. Fils du fameux philologue Jules-César Scaliger (1484–1558), Joseph-Just Scaliger s'est converti dans sa jeunesse au protestantisme; il vécut longtemps à La Roche-Posay, où il trouva la protection de la riche et influente famille des Chasteigner. Un nombre considérable de renseignements sur Scaliger peut être trouvé dans: [8]. Des informations sur son séjour à Leyde peuvent être consultées: [3, p. 207].

rapidement formé un collectif de partisans, désireux de mieux connaître les principes de sa méthode éducative et de recevoir des informations sur ses découvertes littéralement de première main (ce qui était une possibilité vraiment unique, étant donnée l'absence d'une presse scientifique). Après la mort de Scaliger, l'université de Leyde poursuivi l'usage d'inviter des professeurs honoraires. C'est ainsi qu'en 1632 le poste en question fut occupé par Claude Saumaise (un protestant célèbre) qui organisa des échanges scientifiques, c'est-à-dire des rencontres avec Sorbière et d'autres intellectuels français tout en désirant rendre hommage à l'académie de Leyde et à la ville de Leyde elle-même.

Parmi les élèves de Scaliger il y avait deux ressortissants de Genève, les frères Jean et Nicolas de Vassan, neveux du côté maternel de François Pithou qui enseignait à l'époque la théologie à Leyde. Jean et Nicolas de Vassan se voyaient avec Scaliger presque quotidiennement de 1594 à 1605. Ils écoutaient certes les réflexions scientifiques de leur professeur, mais partageaient également ses moments de repos et ses repas. Juste après la conversation, Jean écrivait dans son cahier ce qu'il venait d'entendre de la part de Scaliger: c'étaient des raisonnements sur des théories scientifiques, des réflexions, des opinions sur les savants, des plaisanteries diverses, plusieurs histoires et anecdotes amusantes. Les frères admiraient Scaliger et cherchaient à fixer ce qu'il disait pour leur usage privé, principalement afin de ne pas oublier ses commentaires sur la Bible, connaissance qui leur était nécessaire. Jean de Vassan faisait des remarques concernant les passages qui lui semblaient contestables ou mal éclairés. Jean et Nicolas de Vassan déménagèrent plus tard en France, où leurs cahiers tombèrent entre les mains des frères Dupuy; dans ce cercle on leur donna le titre de *Scaligerana* et le manuscrit devint l'un des plus respectés, car il offrait la possibilité de faire connaissance avec des opinions de Scaliger qui n'étaient pas entrées dans ses œuvres publiées, et de connaître un savant comme un homme particulier avec ses faiblesses et ses habitudes.

Au sein du cercle des Dupuy, en 1642, le conseiller du Parlement Claude Sarrau ayant fait une copie des *Scaligerana*, elle tomba entre les mains d'Adrien Daillé qui recopia encore une fois le texte. Tout en poursuivant l'objectif de simplifier l'accès à une source extrêmement utile, il revit le texte à son gré, en plaçant les sujets par ordre alphabétique. Le texte des frères Vassan restait toutefois dans la bibliothèque des Dupuy, et les informations à son propos circulaient presque exclusivement au sein des membres de l'Académie putéane. Dans

les années 1660, des projets de publication commencèrent à paraître; en 1666, un des habitués de l'académie, Isaac Vossius, publia à la Haye une copie de la version de Daillé sous le titre de *Scaligeriana*. Daillé, offensé par le procédé de son collègue, l'accusa de trahison et critiqua le livre édité à la Haye à cause d'un grand nombre d'erreurs (y compris celle du titre) et de lacunes. Un an après (un si petit délai laisse deviner un certain jeu littéraire et nous fait envisager ce concours de circonstances comme une recherche de publicité), Daillé fait paraître la deuxième édition du texte avec le titre correct *Scaligerana*, en affirmant dans sa préface que la publication du texte des frères Vassan était devenue une erreur fatale rendue impossible à corriger: «Nous avons deux mots à te dire, Lecteur, et en premier lieu nous avons à t'avertir que ce petit livre fut mis en lumière il n'y a guère à La Haye (si le titre dit vrai); mais cela se fit sans que ceux qui avaient des droits sur le manuscrit eussent été du tout consultés. Non seulement ils l'ignoraient, mais ils y étaient opposés, et prêts à résister vigoureusement, s'ils eussent eu vent le moins du monde de ce coup d'audace du libraire hollandais. En effet, selon nous, ce livre est de telle nature qu'il n'eût jamais être rendu public. Ce que savants, devisant dans leur chambre avec des amis proches, leur confient à l'oreille, ce qu'ils répandent dans l'air sans aucun choix, sans y avoir pensé à l'avance, sans suite, selon que les paroles se présentent à eux, et souvent en badinant ou en pensant à autre chose; cela, dis-je, y a-t-il rien de plus injuste que de le publier, de le confier au papier qui dure, pour le faire passer entre toutes les mains? Qu'est-ce donc que trahir un secret, si ce n'est cela? Le grand Scaliger était bien éloigné d'y penser, puisque nous le voyons, dans le corps même de cet ouvrage, se plaindre fortement de ceux qui prenaient soin d'imprimer ses lettres familières» [10, p. XVI–XVII].

Les *Scaligerana*, en leur proposant de prendre part à une conversation, introduit le lecteur dans le cercle des intimes du savant et lui propose d'admirer plutôt sa parole vivante que sa lettre écrite. Néanmoins, selon Daillé, ces ana n'auraient jamais dû être publiés, mais rester sous forme manuscrite. En effet, dans la fixation des conversations avec Scaliger, on rapporte les effets du discours oral: la conversation saute d'un sujet à l'autre, une instabilité grammaticale se fait voir, il s'agit d'un discours saisi à l'improviste. Cela dit, ce discours est présenté comme une voie vers la vraie connaissance, secrète, à laquelle la majorité n'a pas accès, dont le porteur est un grand homme lui-même; une connaissance qui n'est pas corrigée ou défigurée lors du processus d'imprimerie.

À la même époque, sur la vague de l'augmentation de l'intérêt pour la personnalité de Scaliger, l'avocat François Cigogne trouve à Poitiers un texte composé de conversations qui avaient eu lieu au domicile du maître. C'est au tour de ce manuscrit de servir de base à une édition, sous le titre de *Prima Scaligerana*, parue à Saumur en 1669; le texte se vit attribuer cette dénomination parce qu'il avait été rédigé *avant* le cahier des frères Vassan; dès lors, l'édition de Daillé prit le nom de *Secunda Scaligerana*. Il est évident que ces titres furent donnés par les membres du cercle des Dupuy; l'existence du manuscrit de Poitiers était connue de Pierre Dupuy et, tout en nous fondant sur ses notes, nous avons la possibilité de dessiner l'histoire de ce texte. On doit la rédaction du recueil à François Saint-Vertunien (Vertunianus), un médecin de Poitiers, protestant d'après ses convictions. Ce recueil est donc chronologiquement le premier, bien qu'il ait paru en second. Au temps de la persécution des huguenots, qui s'est cristallisée par la Nuit de la Saint-Barthélemy en 1573, Vertunien trouva refuge à Genève, où il faisait des études à l'université. Il y fit la connaissance de Scaliger qui y était professeur. En 1578, La passion de Scaliger et de Vertunien pour les belles lettres de l'Antiquité entraîna une édition des œuvres d'Hippocrate en grec et en latin. Une importante partie des notes, observations et énoncés de Scaliger, qui composent le texte de Vertunien, fut recueillie vers 1575. On y rencontre aussi des incorporations plus récentes (qui se rapportent exclusivement aux événements qui eurent lieu avant 1590) [1, p. 85; 11]. Vertunien connaissait bien Pierre Dupuy. Hypothétiquement, vers 1607, Dupuy avait déjà une copie du manuscrit; nous ignorons toutefois les raisons pour lesquelles ce dernier n'a pas été proposé en lecture aux habitués de l'Académie putéane. Cela est-il peut-être lié au fait que les conversations entre Vertunien et Scaliger ont un caractère beaucoup plus savant que celles enregistrées par les frères Vassan.

À partir de 1667, *Prima Scaligerana* et *Secunda Scaligerana* n'étaient plus publiés séparément l'un de l'autre. Par conséquent, on peut légitimement se demander si nous avons affaire à des textes différents qui n'ont pas de rapport entre eux, ou bien à un seul texte, quoique composé par des rédacteurs différents et ensuite recopié et publié par les soins d'un certain nombre d'intermédiaires. Il serait somme toute bien logique d'interpréter les deux textes comme *un seul grand* texte dont l'auteur est Scaliger exclusivement. En effet, Scaliger était parfaitement au courant de l'entreprise de Vertunien et du projet des frères Vassan, tandis que ces derniers ne se connaissaient pas. Il est digne de remarquer le fait que l'image de

Scaliger est identique dans le cahier de Leyde des Vassan comme dans les carnets de notes genevoises de Vertunien.

Les deux textes se présentent donc comme une manière de fixation du discours oral et se caractérisent par une instabilité linguistique flagrante: Scaliger peut passer du latin au français dans le cadre de la même phrase; parfois il énonce des phrases entières en grec. On le voit indiscutablement dans le texte de *Prima Scaligerana* (ci-après PS), où le latin prédomine sur le français; dans *Secunda Scaligerana* (ci-après SS) la diglossie est moins flagrante. Voici, dans l'article «Lingua» (SS), l'exemple d'un raisonnement qui s'exprime dans un mélange de français et de latin: «Linguam arabicam pater Jul. Scaliger callebat, nec ejus omnino sum ignarus, nec Germanicae etiam, et il n'y a langue qui m'étonne, si vel minimum operae impendam» [10, p. 112]². La diglossie se manifeste le plus souvent dans l'explication des étymologies, comme dans ces exemples de SS:

Nidi, sont les armoires où l'on mettoit les livres [10, p. 473].

Olim, lors que je disoit qu'il estoit venu de *Holam* Hébreu, M. Scaliger me respondit ne pouvoir estre, quia Latini nimis remoti ab Hebraeis [10, p. 477].

Perron signifie un escalier double [10, p. 497].

Ces exemples empruntés à PS démontrent concrètement la confusion des trois langues, français, latin et grec ancien:

Abiit *homo*, dicebant antiqui, pro mortuus est, non quod sperarent immortalitatem, sed ad euphoniā. (*Remarque de Saint-Vertunien: Il disait aussi fuit, pour dire il est mort: d'où vient le mot feu tel, etc.*) Sic celeberrimum nunquam Poëtae Graeci nominant propter horrorem, ut Athenaeus notat, pro quo μελόν λευκό, aut quid simile dicunt. Sed distingue tempora, nam Philocles cerebrum εγκέφαλον dixit [10, p. 1].

Accommettre les chiens. Vieux mot François pour inciter les chiens les uns contre les autres. Graecè Ενωήκε μάχεσθαι. Homer. Latine committere canes [10, p. 3].

Formellement, PS et SS sont construits d'une façon identique, tout en représentant un travail de prise de notes. Si dans le PS on observe une tentative, quoique minime, de mise en ordre des informations, vu que le texte fragmenté a

² Scaliger souligne que son père ne connaissait pas l'hébreu: «Hebraicae linguae ignarus erat Jul. Scaliger; unde natus error in etymologia nominis» [10, p. 99].

été assemblé en paragraphes, dans le SS les éléments courts sont donnés presque sans liaison logique et sans fil conducteur. Les frères Vassan n'entreprirent nulle tentative d'unifier les fragments qui auraient des ressemblances du côté du sens, y compris ceux qui se rapportent au même sujet, au même personnage ou développant la même idée. Il ne s'agit toutefois pas d'un défaut stylistique ou d'une erreur de composition, mais d'une stratégie d'écriture bien réfléchie. L'apparente incohérence et le caractère non littéraire du texte final mettent en évidence l'utilisation dans l'écrit des ressources littéraires qui sont d'habitude celles du discours oral non destiné à être publié: plus précisément, d'une conversation privée. Le rendu de la composition orale, avec ses ruptures, la mise par écrit d'un texte qui ne se considère pas lui-même artistique, confèrent à l'œuvre un effet de spontanéité, de non fini. Quant à Scaliger lui-même, il se dessine aux yeux du lecteur comme l'un des philologues les plus brillants de son temps, passionné de textes anciens et de langues anciennes et modernes, ainsi comme un brillant érudit, versé en histoire, en géographie, et fin observateur des mœurs et des particularités nationales. En outre, qu'il s'agisse d'événements historiques concrets ou de personnalités historiques, son attitude envers le passé est entièrement personnelle, ce qui s'observe déjà au niveau du style. Ainsi, dans l'article «Ennius» nous lisons: «Ennius Poëta antiquus, magnifico ingenio. Utinam hunc haberemus integrum, et amissemus Lucanum, Statium, Silium Italicum, et tous ces garçons-là» [10, p. 85].

Scaliger apprécie l'héritage antique et il emploie des termes similaires dans ses éloges à Homère, Horace, Plaute, Térence, Pline, Sénèque et bien d'autres. Plusieurs de ses remarques concernent l'histoire naturelle et se fondent sur des renseignements mythologiques empruntés à des sources antiques et médiévales, à des ou -dire, à des légendes, c'est-à-dire à des sources privilégiées de son époque. Ainsi, dans l'article «Apes» («Abeilles») nous lisons: «Apes ex vitulo, les Guespes ex equo nascuntur apud Nicandrum. Les abeilles sentent si un homme a couché avec sa femme, indubitablement le lendemain s'il approche il est picqué. Castae apes. Elles sentent d'une lieuë quelques fleurs, je l'ay veu. Il y avoit un paysan qui estoit devenu riche de 200 livres de rente par les abeilles» [10, p. 199]. Dans l'article «Guêpes», à côté d'une information nouvelle il répète quelque chose qui avait déjà été dite à l'article «Apes»: «Guespes. Il n'en faut que deux ou trois pour guérir la fièvre. Vespa ex equo, Apes ex vitulo nascuntur, apud Nicandrum» [10, p. 361]. Dans la conception du monde de Scaliger, c'est l'expérience personnelle qui entre en jeu pour décrire les habitudes des différents peuples qu'il a vus au

cours de ses voyages, les sociétés qu'il a fréquentées et les discussions littéraires auxquelles il a participé. Si certaines descriptions ethnographiques et géographiques se résument en une plaisanterie, il n'empêche que Scaliger, ne serait-ce que d'une forme ironique, cherche à définir les qualités dominantes qui caractérisent une nation:

Les Allemans (*sic*) ne se soucient pas quel vin ils boivent, pourvû que ce soit vin, ni quel Latin ils parlent, pourvû que ce soit Latin [10, p. 9].

Les Alemands (*sic*) regardent le monde de travers, torvitas Germani, fastus Iberi. Les Allemands ont commencé à coller le papier. En Allemagne il n'y a pas si petit Prince qui ne pense estre de meilleure maison que le Roy de France, et estre plus que luy. Les Allemands (*sic*) et Hollandois ne tiennent guères promesse, mais ils ne vous déroberont pas comme font les François <...>. Habent in Germania mulieres diabolica capita, sed praecipue Dantisci...» [10, p. 185–186].

Les Hollandois Flamands sont fort longs [10, p. 381].

Oeuf (*sic*): il n'y a chose si mal saine qu'un œuf (*sic*); s'il est mangé frais ou mollet ou tout chaud venant de la poule, tunc purgat stomachum. Il y a peu de noblesse en Hollande; mais ils gardent tous leurs œufs trois ou quatre mois, mesmes à Nortwic [10, p. 476].

Il y a trente ans que les Anglois estoient encore barbares [10, p. 190].

Les Moscovites sont <...> encore si barbares, qu'ils ne laissent point entrer les estrangers dans leurs temples, comme faisoient aussi les Grecs à Constantinople, qui lavoient le pavé, si un Latin y avoit entré. Leur Prince d'aujourd'hui est assez humain. Les Moscovites et Turcs ne se servent que de monnoye d'argent. Le Moscovite beau père de ce Roy-cy estoit fort cruel; ses cruautez sont imprimées [10, p. 462].

A Basle il y a de belles filles; j'ay remarqué qu'elles se chargent beaucoup la ceinture de couteaux et de grosses bourses. Basle non est Helvetia, sed Germania [10, p. 218].

Chambéry. Qu'il y fait bon vivre! Bon pain, vin, poisson, mais de meschantes gens. A Chambéry le bon vin, pain et poisson qu'on y mange! On y fait meilleure chère qu'à Genève. Jamais je n'ay veu si beau et si grand marché en aucun lieu que là; une si grande quantité de paysans: tout y abonde [10, p. 263]³.

3 Avant 1562 Chambéry était le centre administratif et culturel de Savoie (en 1562 c'est Turin qui est devenue la capitale savoyarde).

Aurelianensem foeminam vidi in Guienna, quae suum maritum verberat, et erat minor marito. Illum injuriis afficiebat, cocu, vilain, ut matres quae liberos vocant, fils de putain: ille contra dicebat, c'est assez m'amie [10, p. 214].

La discussion chez Scaliger ne se passe pas encore selon les principes de la politesse mondaine: on y trouve du dénigrement, des sourires moqueurs, des propos dédaigneux et parfois assez outrageants sur les savants (parmi lesquels figurait Juste Lipse) que Scaliger croyait au-dessous de lui-même (et c'était la plupart d'entre eux). Evidemment, Scaliger n'a pas lu les raisonnements de Montaigne sur la conversation; Montaigne lui-même n'est mentionné qu'une seule fois (dans le SS), et si l'on juge d'après la remarque le concernant, Scaliger ne trouvait pas d'intérêt à ses œuvres: «Monsieur de Montagne (*sic*). Son Père estoit vendeur de harenc. La grande fadaise de Montagne, qui a escrit qu'il ayroit mieux le vin blanc. M. du Puy disoit, que diable a-t-on à faire sçavoir ce qu'il ayme. (*Remarque: Le père de Montagne étoit bon Gentilhomme, et on ne comprend pas que Scaliger ait pû l'ignorer*)» [10, p. 458].

Comme nous l'avons déjà dit, l'image de Scaliger se construit à partir de deux sources, rédigées par des personnes différentes; cela étant, son image garde dans les deux textes une ressemblance et une stabilité remarquables. Les rédacteurs des deux recueils éprouvaient à l'égard de leur maître d'égaux sentiments révérencieux et le considéraient comme l'homme le plus intelligent de son temps. Scaliger lui-même ayant autorisé ses élèves à enregistrer et à compiler ses conversations avec eux, on peut dire qu'il se trouvait alors à la source du travail d'écriture. De ce point de vue, les deux textes ont le même auteur, indépendamment des différences de style entre les différents rédacteurs. Le *Scaligerana* eut ainsi un très grand succès dans les milieux intellectuels et chez le public le plus large, à cause de son caractère vivant de témoignage. Dans ce livre, en effet, une personnalité connue se présente comme un homme semblable aux autres, qui a des faiblesses et qu'on peut donc aisément comprendre, tout le contraire d'une image littéraire. C'est la liberté de l'expression verbale, la violation des limites du biographème imposé par les canons, et, par conséquent, ce que nous définirions aujourd'hui comme le caractère anecdotique du texte (surtout SS), qui lui permet de sortir en dehors des limites d'un petit cercle vers une large société. Daillé et Vossius, qui l'ont publié et qui ont été accusés plus tard de trahison, comprenaient que le texte irait à l'encontre de son lecteur à cause de son contenu *marginal* et scandaleux.

Le PS et le SS, soit sous forme de manuscrit, soit édités, étaient vraiment une révélation pour la plupart des lecteurs. C'était lié au fait que, dans le milieu savant, l'image qu'on avait du caractère de Scaliger était basée sur sa correspondance; celle-ci, comme le remarque Francine Wild [12, p. 110], obéissait au style épistolaire canonique et, naturellement, ne contenait ni grossièretés ni sarcasmes. Le PS et le SS créaient une image qui ne s'inscrivait pas dans ces canons; le texte offrait une possibilité *d'ôter les voiles*, de dénuder l'âme véritable de Scaliger en tant qu'être humain. La question qui sera essentiellement développée dans les pages du *Scaligerana*, comme dans celles de la plupart des ana ultérieurs, est celle de la langue. La conversation à propos de la langue, l'explication des étymologies (dont nous avons cité ci-dessus quelques exemples) sont la conséquence de la situation linguistique assez spécifique que vécut la société française jusqu'à la publication du Dictionnaire de l'Académie à la fin du XVII^e siècle. C'est-à-dire que jusque-là il n'y avait pas de système sanctionné par l'État, ce qui menait à une grande variété de normes, en usage dans des groupes ou des protoacadémies, chacune considérant les siennes comme correctes. Cela changea une fois que l'Académie, institution intégrée dans la structure de l'État en tant que mécanisme du pouvoir public, s'est mise à sanctionner certaines normes. Par ailleurs, des changements significatifs ayant trait à la compréhension de la nature même de la langue furent mis en avant par la théologie protestante, et exercèrent une influence décisive sur la culture européenne du temps.

Dans son «Institution de la religion chrétienne» (1536–1565), Jean Calvin questionne le concept du *Nouveau Testament*, «ceci est mon corps», que fondait le sacrement catholique de la Transsubstantiation dans l'Eucharistie. Calvin réfute d'abord l'idée que le pain du Saint-Sacrement serait l'incarnation de la chair du Christ. Cette idée venait de la distinction scolastique, de base aristotélicienne, entre la forme et la matière: pendant la messe, la substance de Christ apparaît sous la forme du pain sous certaines conditions. Dans l'Europe médiévale, la compréhension du concept était littérale: le pain *était* la chair, substance distante dans le temps et l'espace qui devenait présente; le sacrement se transformait donc en une sorte de rituel magique à la tête duquel il y avait un prêtre qui devait effectuer correctement toutes les manipulations nécessaires afin de réaliser la transformation. Calvin réfute ce modèle eucharistique. À son avis, il est nécessaire d'interpréter autrement cette même idée de la présence de la chair et du sang dans le pain et le vin, c'est-à-dire, pas littéralement, mais d'une façon métaphorique, en rejetant les

spéculations sophistiquées et syllogistiques fondées sur l'autorité d'Aristote seulement (de même, toujours selon Calvin, la croyance au miracle entache d'une nature magique la cérémonie): «Il faut donc que le pain visible soit un signe, par lequel nous soit figuré le pain spirituel <...>. Car si les signes humains, qui sont plutôt figures des choses absentes, que enseignes et marques des présentes, et le plus souvent nous abusent en les dénotant, prennent toutefois le nom d'icelles, par plus forte raison ceux que Dieu a instituez peuvent emprunter les titres des choses qu'ils représentent, desquelles ils contiennent la signification certaine et sans falace, et ont la vérité toujours conjointe» [2, t. 2, p. 631]. Calvin oppose au Saint-Sacrement sa théorie du signe, qui se fonde, avant tout, sur la reconnaissance de l'existence du sens symbolique; Calvin prive les mots de leur nature ontologique; ils ne sont plus les choses mêmes, mais ils renvoient aux choses, à l'aide d'actes complexes, effectués par l'homme, d'attribution de la signification. Pendant la messe protestante le Christ est présent dans le pain mais pas de façon matérielle, ce n'est plus une présence corporelle *en direct*, mais une présence sémiotique, médiatisée sous la forme d'un signe, ce que Calvin explique à l'aide du verbe «inférer»: «Nous pouvons inférer, de ce que le signe nous est baillé, que la substance nous est aussi livrée en sa vérité» [2, t. 2, p. 626].

Pour la théologie calviniste, la résurrection de la chair et du sang du Christ a certes lieu pendant le déroulement matériel de la messe, mais est rappelée à la mémoire des ouailles en tant que *signification*. D'après Calvin, la Cène est un événement unique qui n'existe plus dans le présent: on s'en souvient à chaque fois, en le transformant en signe linguistique. La signification est générée, ainsi, par un sujet ou par un événement, mais elle n'y est pas liée de façon ontologique. Les objets ne sont plus une émanation des Noms; c'est l'homme plutôt qui désigne des noms aux objets toujours d'une façon immanente. Hans Ulrich Gumbrecht a nommé la messe calviniste un «acte funèbre»: «La signification du corps du Christ et du sang du Christ évoquait ainsi le moment de la Cène, sans pour autant la rendre présente à nouveau. C'est Jean Calvin qui conceptualisa le premier cette nouvelle vision protestante de la messe en tant qu'acte de communication. C'est alors seulement que la distance temporelle établie entre chaque messe individuelle et son point de référence – la Cène – devint progressivement une «distance historique» infranchissable; on comprend dès lors le lien qui s'établit entre cette conception émergente, spécifiquement moderne, de la signification, et la notion d'historicité, conquête de la modernité. Car dans l'optique moderne, les signes instaurent, du

moins potentiellement, une distance spatiale et temporelle par rapport aux substances qu'ils évoquent. À mesure que, dans la théologie protestante, la substance du corps et du sang du Christ était remplacée par le corps et le sang en tant que significations, au théâtre, l'attention des spectateurs était détournée du corps des acteurs vers les personnages qu'ils incarnaient» [9, p. 57–58]. Dans différentes sphères du quotidien et formes d'art on observe des semblables schémas post-ontologiques d'attribution de la signification: ils ne sont pas fondés sur la *présence* de la substance dans le mot mais sur le fait que la langue fonctionne comme un système de signes. Un exemple du même genre fut la popularité croissante de l'argent fiduciaire et, plus tard, de l'argent virtuel, ainsi comme les actions des entreprises, qui ont permis aux pays protestants (à la différence des pays catholiques qui se tenaient au mercantilisme) de construire une économie anglo-saxonne fondée non seulement sur la richesse substantielle mais aussi sur la capitalisation virtuelle.

Au XVI^e siècle, la quantité de traités français concernant la langue est immense. Ils sont consacrés pour la plupart à la compréhension de la nouvelle réalité linguistique, qui a sensiblement changé. On peut comparer la révolution calviniste en matière linguistique avec celle de Copernic dans l'étude de l'univers; ses conséquences furent l'ébranlement de tous les sens précédents, avec l'octroi à l'homme de la possibilité, limitée uniquement par les capacités de son esprit, de défigurer le sens. Devenue une prérogative humaine, la langue put se pencher sur elle-même sans renvoyer à aucune vérité en dehors d'elle-même. La place de Dieu a donc été prise par l'auteur, qui attribuait la signification aux mots; plus rien ne rappelle la précédente *puissance* de la langue, qui incarnait les choses: «Au moment où l'histoire de la littérature est marquée par cette grande nouveauté qu'est la notion d'auteur, les langues au contraire perdent leurs inventeurs, qui reviennent à l'anonymat d'un peuple, ou même d'une tribu sans nom, d'un groupe vaguement appelé «les premiers hommes». Dieu ne semble plus être beaucoup intervenu» [4, p. 581].

Au XVI^e siècle, la langue vernaculaire se trouve au centre de l'analyse; elle est complètement *acquittée*, libérée des attaques et des accusations de «barbarisme». Dans le paradigme calviniste il faut décrire la langue, la régler, en éclaircir le sens, ce dont la responsabilité incombe seulement à l'homme. Discussions, commentaires, interprétations multiples, ainsi que les explications étymologiques si répandues sur les pages du *Scaligerana*, sont une réponse inévitable

à la situation qui s'était formée en absence d'une norme linguistique: les gens savants proposaient leurs propres normes qui étaient acceptées comme telles par ceux qui les entouraient. La pléthore de commentaires d'intellectuels, plaidant l'éclaircissement de tel ou tel mot ou énoncé, visait à restituer un ordre au monde linguistique dans lequel la volonté de Dieu s'était égarée, et faire valoir leurs prétentions d'avoir la place de maître et propriétaire du sens des mots. Selon Claude-Gilbert Dubois, l'étymologie n'était de loin pas *une simple connaissance* aux XVI^e et XVII^e siècles, mais *une science*, car la connaissance des origines des mots permettait de prétendre à la connaissance des principes des choses [6, p. 80]. Une fois publié, le *Scaligerana* obtint un succès rapide et important, au point que plusieurs années postérieurement parus y font référence comme à un prototype idéal. Malgré les discussions multiples provoquées par la polémique entre les protestants, qui l'acceptèrent inconditionnellement, et les catholiques, qui l'accusèrent sans compromis, et peut-être grâce à ces disputes, le *Scaligerana* fut réédité plusieurs fois et demeura dans la littérature comme le premier de son genre, le représentant d'un canon dont l'essentiel, toutefois, sera plus tard revu.

References

- 1 Beugnot, B. "Forme et histoire, le statut des ana." *Mélanges offerts à Georges Couton*. Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1981, pp. 85–101. (In French)
- 2 Calvin, J. *Institution de la religion chrétienne: in 2 vols.* Paris, Champion, 1911. (In French)
- 3 Cohen, G. *Ecrivains français en Hollande dans la première moitié du XVII^e siècle*. La Haye, Paris, Champion, 1921. 756 p. (In French)
- 4 Demonet, M.-L. *Les voix du signe: Nature et origine du langage à la Renaissance (1480–1580)*. Paris, Genève, Slatkine, 1992. 692 p. (In French)
- 5 Dibon, P. *L'enseignement philosophique dans les universités néerlandaises à l'époque pré-cartésienne: 1575–1650*. Amsterdam, Elsevier, 1954. 274 p. (In French)
- 6 Dubois, Cl.-G. *Mythe et langage au seizième siècle*. Paris, 1970. 188 p. (In French)
- 7 *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers: in 17 vols.* Paris, 1751–1772. (In French)
- 8 Grafton, A. *Joseph Scaliger: A Study in the History of Classical Scholarship*. Oxford, Oxford University Press, 1983. XVI-359 p. (In English)
- 9 Gumbrecht, H.U. *Eloge de la présence: Ce qui échappe à la signification*. Paris, Libella, 2010. 233 p. (In French)
- 10 *Scaligerana, Thuana, Perroniana, Pithoeana et Colomesiana*. Amsterdam, Còvens et Mortier, 1740. 626 p. (In French)
- 11 Wild, F. "Les protestants et les ana." *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, no. 138, 1992, pp. 49–75. (In French)
- 12 Wild, F. "Les deux visages de Joseph Scaliger." *Tourments, doutes et ruptures dans l'Europe des XVI^e et XVII^e siècles*. Paris, Champion, 1995, pp. 107–117. (In French)
- 13 Wild, F. *Naissance du genre des Ana (1574–1712)*. Paris, Champion, 2001. 781 p. (In French)